

L'INVESTIGATEUR,

JOURNAL

DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

L'INSTITUT HISTORIQUE
A ÉTÉ FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1833
ET CONSTITUÉ LE 6 AVRIL 1834.

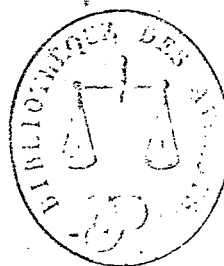
TOME I. — III^e SÉRIE.

DIX-HUITIÈME ANNÉE.

Revue des études 1851 Année 18
Tome 1



* 1 1 5 4 2 *



PARIS,
A L'ADMINISTRATION DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
RUE SAINT-GUILLAUME, 9 (FAUBOURG SAINT-GERMAIN).
1851

être tous comme jetés dans un même moule et qu'il est bien difficile de leur faire goûter des idées d'un ordre différent ?

Enfin, le genre de punition établi en Chine pour les délits qui ne sont pas d'une haute gravité, a exercé une funeste influence sur les mœurs et a contribué pour beaucoup au défaut d'énergie que l'on remarque chez les Chinois.

« Le bâton gouverne la Chine, » a dit Montesquieu. En effet, toutes les fois qu'un coupable n'est pas condamné à mort, au supplice de la cangue ou à la déportation dans une autre province de l'empire, il reçoit, à titre de correction paternelle, des coups de bambous, depuis dix jusqu'à cent, nombre qui ne peut être dépassé (1). Pour les officiers du Gouvernement et pour les personnes qui se trouvent dans divers cas privilégiés, cette punition n'est pas applicable; elle est commuée en une amende pécuniaire proportionnée au délit; d'ailleurs ces officiers sont sujets à descendre d'un ou de plusieurs degrés dans le rang qu'ils occupent, et enfin à la destitution quand le délit est grave; alors ils rentrent dans la classe commune des simples habitants de la Chine. Mais cette faculté de se racheter souvent de la peine prescrite par une somme d'argent, doit nécessairement accroître la cupidité, la soif de l'or naturelle aux Chinois, et il en résulte de grands abus. Ainsi l'égalité devant la loi n'existe point en Chine.

Il a été reconnu de tout temps que le courage militaire n'était pas la vertu dominante chez les Chinois; mais nous pensions qu'il en était autrement chez les Tartares conquérants de la Chine, car les premiers empereurs de la dynastie actuelle n'avaient rien négligé pour conserver parmi les Mantchoux l'esprit guerrier. Il paraît cependant que ces fiers Tartares se sont enfin amoillis et sont devenus eux-mêmes de vrais Chinois. On ne saurait en douter d'après ce qui vient de se passer dans le Céleste-Empire qui a été contraint de subir les conditions dictées par l'Angleterre. Nous n'avons pu voir sans surprise la ville de Nankin, la plus importante après Pékin, capituler devant neuf mille soldats anglais. Ces événements peuvent amener par la suite de grands changements dans l'empire. La civilisation et les idées de notre Occident finiront sans doute par y pénétrer. Mais il faudra bien du temps pour qu'une nation qui manque de vigueur, et où la dignité de l'homme n'est pas respectée, puisse se relever assez pour se placer au niveau des grandes puissances de l'Europe.

Alix, membre de la 2^e classe.

VOYAGE DE SUSE A CHAMBÉRY,

PAR LE MONT CÉNIS.

Suse, malgré la prétention de son nom oriental, n'est qu'une petite ville située au pied des Alpes, près du confluent de la Cénise et de la Doria, à l'extrémité de la vaste plaine du Piémont, que l'on vient de parcourir en traversant Alexandrie et Turin.

(1) Lorsqu'il s'agit de punir un Tartare, le bambou est remplacé par le fouet.

Suse était la ville des Ségusi et la capitale de Cottius, petit prince qui s'était formé là un État indépendant, et s'y était maintenu en recherchant la faveur d'Auguste. Il avait même donné son nom à la partie des Alpes voisines de son royaume, et on appelait Alpes Cottiennes les monts Cénis, Genève et Viso.

Selon Pline, l'État de Cottius se composait de 12 cantons indépendants des Romains. Suse suivit le sort de l'Italie. Après l'invasion des Normands, elle eut des marquis, sous lesquels elle acquit une certaine importance; du temps de l'empereur Henri IV, le marquisat de Suze passa par héritage dans la maison de Savoie. On voit encore quelques restes de l'ancien palais des marquis. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Sarrasins et les Français ont successivement ravagé Suse. Le fort de la Brunette en faisait une ville importante, et, par sa position sur les frontières, elle avait mérité le surnom de Clef d'Italie et de Porte de la guerre.

Le fort de la Brunette défendait le défilé du Pas-de-Suse, et dominait les chemins du mont Cénis et du mont Genève. Le roi Charles Emmanuel III, mort en 1773, l'avait fait construire sur les débris de quelques ouvrages, jadis faits par les Français; il fut totalement détruit, conformément au traité de Cherasco, signé en 1796, résultat du beau fait d'armes du général Bagdelone qui, à la tête des colonnes françaises, avait l'année précédente forcé le passage, et rétabli la communication entre les armées des Alpes et d'Italie.

Jadis siège d'un évêché, puis d'une sous-préfecture impériale, Suse n'a plus que 2,000 habitants, et n'attire plus l'attention du voyageur que par son bel arc antique. Cet arc, de marbre blanc, n'a qu'une seule ouverture. Sa hauteur est de quarante-huit pieds et demi, sa largeur de quarante, et sa profondeur de vingt-cinq. Aux angles, sont quatre belles colonnes corinthiennes cannelées, soutenant un entablement, au-dessus duquel règne une frise dont les bas-reliefs sont fort endommagés, ainsi que l'inscription qui se lit sur l'attique, et qui porte la dédicace à Auguste par Cottius. Cette inscription, rapportée par Millin, est fort curieuse en ce qu'elle ne laisse aucun doute sur la destination de l'édifice, et nous présente la liste des villes soumises à Cottius. Cet arc, comme beaucoup d'autres monuments antiques, avait été converti dans le moyen âge en forteresse; son attique porte encore des restes de créneaux. On remarque partout les traces des crampons qui liaient les pierres entr'elles, et qui furent arrachés dans les temps de barbarie pour être employés à d'autres usages, profanation qui a causé la ruine des plus précieux restes de l'antiquité.

Vers la moitié de mars, je partis de Suse à six heures du matin, pour traverser le mont Cénis. Déjà la veille, pendant que je visitais l'arc d'Auguste, j'avais été harcelé par deux montagnards qui m'offraient leurs services pour me préparer les voies dans les endroits périlleux du passage; prévenu de leur inutilité, j'avais repoussé toutes leurs offres. A mon départ, je les retrouvai m'attendant à la porte de l'hôtel de la Poste; quoi que je pusse dire, comme les chevaux ne pouvaient marcher qu'au pas, ils s'obstinèrent à me suivre, et recrutant

leurs camarades tout le long de la route, ils se trouvèrent au nombre de plus de vingt-cinq, quand j'arrivai au sommet du mont Cénis. Là, seulement, ils se décidèrent à me quitter.

Leur compagnie, je l'avoue, ne m'avait pas paru fort rassurante; il me paraissait difficile de deviner quel motif avait pu les déterminer à une marche de plus de dix lieues, sans autre espoir que celui de voir se briser notre voiture, et de me voir réduit à accepter leurs services, qu'ils m'eussent alors fait payer au poids de l'or.

La route nouvelle, que Napoléon fit tracer en 1805, se compose d'une longue suite de rampes douces et de tournants prolongés dont le parcours n'offre ordinairement ni fatigue ni danger. Elle est bordée de parapets, et de distance en distance, de tavernelettes ou refuges comme dans la plupart des passages des Alpes.

Le premier endroit que l'on rencontre est le hameau de Saint-Martin. Il est placé en face de la roche Melon, ou le roc Melon, une des plus hautes sommités des Alpes (10,800 p.). Au sommet, est la petite chapelle de Notre-Dame-des-Neiges, fondée par le chevalier Boniface Rotaire d'Asti, qui, à la croisade, fait prisonnier par les Musulmans, fit vœu à la Vierge de lui bâtir, sur le pic de la roche Melon, une chapelle où serait dite une messe le 5 août de chaque année. Ce vœu fut accompli religieusement jusqu'en 1812. Mais à cette époque, la fatigue et les difficultés du trajet ont fait prendre le parti de transporter à Suse le triptique que le chevalier Rotaire avait placé dans la chapelle, et c'est maintenant à la ville qu'on offre le saint sacrifice en mémoire de sa délivrance.

Un quart de lieue après Saint-Martin, on trouve le relai de Molaretto, maison isolée, bâtie directement au-dessus de la Novalaise, village par lequel passait l'ancienne route que l'on voit serpenter au fond du précipice. Lorsqu'on suivait cette route, on était obligé de démonter les voitures, et de les faire porter à dos de mulet; quant aux voyageurs, on les montait sur des espèces de palanquins jusqu'au sommet du mont Cénis; de là on les laissait glisser sur un traîneau dirigé par un homme et on faisait ainsi plus d'une lieue en quelques minutes. C'est ce qu'on appelait se faire ramasser. Lorsqu'on eut fait environ une demi-lieue au-delà de Molaret, je commençai à rencontrer des neiges qui ne disparurent qu'environ deux lieues avant Lanslebourg; bientôt elles s'élevèrent à plus de vingt-cinq pieds sur la route elle-même; un chemin étroit avait été tranché entre ces murailles de neige, et, de distance en distance, on avait ménagé des retraites pour pouvoir ranger les voitures en cas de rencontre.

Le train de notre voiture traînait souvent sur la neige, et pour la soulager, il fallut nous résoudre à marcher à pied; nous enfoncions jusqu'aux genoux; le vent des plus violents nous couvrait sans cesse de neiges qu'il détachait des flancs des rochers, lançait des glaçons sur nos visages engourdis et endoloris par le froid. Le thermomètre marquait dix-huit degrés au-dessous de zéro; le ma-

tin, nous avons à Suse vingt-deux degrés de chaleur; quarante degrés de différence dans le court espace de six heures.

Les malheureux cantonniers qui travaillaient à la route étaient presque tous défigurés ou estropiés; car le fer est le seul remède contre la gelée.

Cependant, lorsqu'une interruption, dans nos remparts de neige, nous offrait quelque échappée, quel dédommagement de nos fatigues!

Les nuages volaient au-dessous de nous emportés par les vents.

Le mont Cénis, chargé de frimats, présentait un spectacle magique. Les torrents glacés étaient immobiles; les rares végétaux pendaient aux rochers en guirlandes cristallisées. Montagnes, vallées, précipices, tout était blanc, tout était revêtu d'un linceul éblouissant. Le morne silence de ces profondes solitudes n'était interrompu que par le sifflement des vents, les clochettes des chevaux, le fouet des postillons, et le clapottement de nos pas dans la neige fondante. Au sommet du mont Cénis est un plateau d'environ une lieue de longueur, où se trouvent les frontières de Savoie et de Piémont, quelques auberges formant le misérable village du mont Cénis, autrefois les Tavernettes, et l'hospice des Pèlerins, bâti sur le bord du lac, source de la Cénise, lequel, à mon passage, avait disparu sous une couche épaisse de glace et de neige, qui n'eût point permis de soupçonner son existence.

Napoléon avait accordé à l'hospice des Pèlerins la propriété du lac, célèbre par ses excellentes truites, et lui avait assigné les domaines des abbayes de la Novalesa et de Saint-Selves, en Piémont, ce qui composait un revenu d'environ 25,000 fr. Il avait reçu en même temps par un bref du Pape la règle de saint Benoît. On y montre la chapelle des Transis, fondation de Charlemagne, renouvelée par Napoléon, et destinée à la sépulture des victimes des tourmentes alpines.

L'hospice a été agrandi; il est vaste et commode; des écuries pour 300 chevaux y ont été construites. Il y a une église et des casernes d'infanterie, qui peuvent recevoir 2,212 hommes dont 1,200 sur la paille dans des greniers. Ici, comme au Saint-Bernard, les religieux exercent l'hospitalité avec beaucoup de noblesse et d'affabilité, et soit qu'ils logent, soit qu'ils nourrissent les voyageurs, ils n'exigent rien d'eux, s'en remettant à leur générosité.

A l'extrémité du plateau, après une courte montée, nous arrivâmes à midi et demi au point le plus élevé du mont Cénis, 10,404 pieds au-dessus du niveau de la mer.

En une heure et demie, nous descendîmes du mont Cénis à Lanslebourg, petite ville de la Savoie. De Lanslebourg à Modane la route est magnifique, et tracée au milieu de montagnes que revêtaient de brillantes nappes de neige. Sur un rocher qu'un précipice sépare de la route est une grande forteresse achevée en 1818, et qui commande le passage de Modane à Saint-Michel; la route étroite, inégale et mal entretenue, longe sans cesse l'impétueux torrent de l'Arc. Bientôt on entre dans la Maurienne, le pays le plus stérile, le plus misérable de la Sa-

voie, terre classique de la marmotte et du ramoneur; la vallée de Maurienne n'est presque, dans le temps des grandes eaux, qu'un large torrent enclavé dans d'affreuses montagnes... A chaque pas, dans cette triste contrée, on rencontre de ces infortunés, sourds-muets, imbéciles et goitreux, de ces crétins, qu'une heureuse superstition regarde comme une bénédiction pour les familles.

On passe à Saint-Jean, capitale de la Maurienne, petite ville ou plutôt village qui ne renferme qu'environ 200 habitants; ce fut là que le roi de France Charles-le-Chauve mourut, le 6 octobre 877, empoisonné par le médecin juif Sedecias.

Saint-Jean de Maurienne rappelle un souvenir d'un autre genre, c'est celui de la fête donnée à un autre roi de France, Henri II, qui y passa en 1548. François de Scepaux, sire de Neuville, nous a laissé, dans ses Mémoires, une description curieuse de cette singulière réception.

La petite ville d'Aiguebelle, la clef de la Maurienne, n'a de remarquable qu'une grande église et un petit arc-de-triomphe élevé à l'avant-dernier roi de Sardaigne, Charles-Félix.

Quatre lieues au-delà, tournant un énorme rocher, on sort de la Maurienne, on traverse l'Isère sur un pont de pierre, on entre dans Montmélian, ville pauvre comme toutes celles de la Savoie, mais renommée par le vin que produit en abondance un coteau voisin. Encore deux heures de marche, et l'on entre dans la capitale de la Savoie.

Le mont Cénis est le plus fréquenté de tous les passages des Alpes; quoique difficile parfois, il est praticable en tout temps, tandis que les autres sont dangereux et quelquefois impossibles à traverser. Cependant, je conseillerai au voyageur de choisir toujours dans la belle saison le Saint-Bernard ou le Simplon. Ces routes sont d'un aspect bien plus pittoresque, plus sauvage, plus grandiose, et la dernière est le plus beau témoignage de la puissance du génie de l'homme.

Ernest BRETON, *membre de la quatrième classe.*

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

CARTULAIRE DU CHÂPITRE DE NOTRE-DAME DE LAUSANNE,

Rédigé par le prévôt CONON D'ESTAVAYER (1228-1242); publié pour la première fois en entier par la Société d'histoire de la Suisse Romande. Lausanne, 1851. 1 vol. in-8°.

La Société d'histoire de la Suisse Romande vient de publier un ouvrage qui nous paraît d'une importance assez grande pour être l'objet d'un rapport à l'Institut historique de France. Quoique le *Cartulaire de Lausanne* intéresse particulièrement la Suisse Romande, je ne doute point qu'il ne reçoive un bon